

les forces de la Forpronu quittaient le territoire de la Bosnie ?

F. L. – Je suis, à l'heure qu'il est, opposé à un tel départ. Malgré les difficultés que cela représente, je suis favorable à ce que nous restions pour continuer à protéger les trois ou quatre cent mille personnes vivant à Sarajevo et qui seraient menacées par un départ.

E. L. – **Vous êtes donc fermement opposé à un retrait ?**

F. L. – Oui, à moins d'une évolution tout à fait extrême.

E. L. – **Et qui selon vous n'a pas été atteint ?**

F. L. – Non, il existe des zones où nous faisons convenablement notre métier, d'autres où c'est très difficile. Je suis favorable, depuis que j'occupe mes fonctions, à un certain nombre d'actions militaires rudes : passage en force de convois, mitraillages tactiques, afin de montrer qu'il peut y avoir de vraies réactions en cas d'attitudes hostiles à la communauté internationale.

B.-H. L. – Bravo. Mais convenez qu'il s'agirait d'une attitude nouvelle !

F. L. – Tout à fait. Mais pour aboutir à ce résultat, nous devons passer par toute une série de filtres : le Conseil de Sécurité, nos partenaires... Reprenons un instant l'exemple de Bihac. Pour que les avions puissent agir à certains endroits, il fallait détruire massivement des sites antimissiles, ce qui mobilisait plusieurs dizaines d'appareils supplémentaires. Cette opération de nettoyage aurait immédiatement déclenché une réplique. En cas de frappe aérienne, nos soldats se retrouvaient ainsi menacés.

B.-H. L. – Je n'accepte pas ce raisonnement. Nos soldats sont otages parce que nous le voulons bien. Ils ont – nous avons – tous les moyens de refuser ce chantage.

F. L. – Nous sortirions en effet du cadre de l'ONU s'il y avait une menace directe sur des soldats français.

E. L. – **Pouvez-vous préciser ?**

F. L. – Je ne laisserai jamais, sous prétexte d'obéir à un certain nombre de contraintes internationales, les choses se dégrader au point d'exposer les soldats français à des menaces inutiles. Nous avons les moyens de l'empêcher.

B.-H. L. – Nous sommes d'accord. Mais, encore une fois, vous admettez que c'est la pre-

ayant le sentiment que la France a les moyens de s'y opposer.

F. L. – Nous avons libéré des otages. Vous vous en souvenez certainement.

E. L. – **N'avez-vous pas le sentiment que les démocraties occidentales ont mal pris la mesure de la situation survenue après l'effondrement de l'empire soviétique ?**

F. L. – A ce sujet, je trouve le livre de Bernard-Henri Lévy remarquable, et j'ai recommandé de le lire. Je partage ses vues sur le monde d'après 1989. Nous approchons d'un moment extrêmement dangereux. La Bosnie n'est pas loin, mais le GIA algérien non plus. Ce sont autant de points sur une carte qui, en les reliant, laissent

apparaître, comme dans les dessins d'enfants, non pas le visage d'Hitler, mais celui d'un monstre nouveau, difficile à identifier mais réel.

B.-H. L. – Je pense que les Français vont comprendre l'importance de cette crise bosniaque le jour où des jeunes Français d'origine musul-

mane se lèveront dans les banlieues en nous lançant : « *Voilà des années que vous nous dites, soyez des musulmans modernes, abandonnez les tchadors, coupez les barbes, devenez laïcs, républicains. Vous serez alors des citoyens à part entière et nous vous ouvrirons les bras. Ces musulmans modernes, sans barbe ni tchador, constituaient une bonne part de la Bosnie-Herzégovine. Or, non seulement vous ne leur avez pas ouvert les bras, mais vous les avez laissé mourir.* » Mais ce jour-là, il sera trop tard. Et à Sarajevo, et dans les banlieues. ●

DÉBAT ANIMÉ PAR ÉRIC LAURENT

“ Je ne laisserai jamais exposer la vie des soldats français ”

mière fois que vous le dites aussi clairement.

F. L. – Si tel n'était pas le cas, je ferais un autre métier ou je me démettrais de mes fonctions. Je vais vous dire : je rêve parfois que cette crise relève d'une gestion au niveau national. Nous disposons de moyens, en cas de conflit ouvert, pour faire respecter nos soldats et nos couleurs.

B.-H. L. – Que ne vous laissez-vous aller à vos démanagements ! Je retiens que vous êtes personnellement hostile à un retrait des forces de la Forpronu et que vous refusez par ailleurs les prises d'otages, en

A l'origine de ce débat, un livre de Bernard-Henri Lévy : “La Pureté dangereuse”

“ Pourquoi le pire, en politique, se confond-il si souvent avec une certaine idée de la vertu ? » A partir de ce constat, Bernard-Henri Lévy découvre un fil conducteur imprévu entre diverses monstruosité idéologiques : celles d'hier (le communisme, le nazisme) et celles d'aujourd'hui, parmi lesquelles l'islamisme – et divers « populismes » à l'œuvre, en Europe, parmi les ruines de l'Est et les angoisses de l'Ouest. Les uns comme les autres, assure B.-H. L., sont obsédés par l'idée de restaurer une imaginaire pureté perdue, et hantés par le désir d'incriminer un quelconque agent corrupteur. Vues sous cet angle, les grandes hystéries collectives (y com-

pris celles de la Terreur de 1793) prennent un surprenant air de parenté, qui s'ancre dans le très vieux penchant pervers de la nature humaine : celui que les chrétiens appellent « péché originel ». Et la crise de perplexité qui désoriente actuellement les démocraties occidentales, les menant jusqu'à l'apathie devant la catastrophe de l'ex-Yougoslavie, prend soudain l'allure d'un fléchissement historique. *La Pureté dangereuse* pose, avec une forte enquête et beaucoup de vaillance intellectuelle, une question radicale : sommes-nous encore capables de comprendre qu'il y a du sérieux en ce monde ?

(*) Grasset.